

J'adresse mes plus sincères remerciements à celles et ceux qui ont contribué à la publication de ce roman. Je remercie tout particulièrement et très chaleureusement, pour leur générosité et leur bienveillance, Marie Moninot, Jean-Philippe & Annie Penpenic, Mireille Chaffangeon, Julie Ledieu, Amandine Gruffat et Patrice Fay.

Adrien Penpenic

Adrien Penpenic

Dans le Block

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0822-7

© Adrien Penpenic

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Contacter l'auteur : adrien.penpenic@gmail.com

I

Quand quatre clients discutent au Chat-diable,
lundi 11 décembre 2017

Loin du boulevard, loin du métro, loin des commerces, dans une ruelle laide et silencieuse du XIX^{ème} arrondissement, le Chat-diable subsistait tant bien que mal. Son unique pompe à bière et ses quelques bonbonnes de rhums aromatisés ne suffisant plus à remplir la caisse, Herbert, le patron quinquagénaire, avait sauvé son affaire en proposant des hot-dogs à bas prix aux jeunes qui descendaient du quartier voisin, un lotissement de logements sociaux où la société avait cantonné ses immigrés et ses pauvres. Outre l'inévitable miroir mural qui couvrait un des murs, la décoration du petit bar se limitait à un poster kitsch représentant le célèbre visage de Che Guevara sur fond rouge et à deux petits cadres cloués : le portrait de Léon Trotsky et celui de Karl Marx. Un autocollant « Antifasciste » collé sous le comptoir complétait ce décorum sommaire. Quiconque entrait au Chat-diable comprenait donc immédiatement les idées politiques du propriétaire. D'ailleurs, sa clientèle fidèle se composait essentiellement de vieux communistes révolutionnaires, de quelques adolescents anarchistes et de contestataires

vaguement punks. A l'approche de Noël, Herbert avait décoré son bar pour essayer d'attirer le chaland, sans grand succès évidemment. Mais les habitués avaient bien rigolé en découvrant Trotsky entouré de boules pailletées et Marx affublé d'une épaisse guirlande dorée, sans vraiment savoir si le sympathique gérant avait « honoré » les deux illustres personnages par dérision ou pas... En ce début de soirée, seuls quatre clients s'étaient présentés pour avaler les hot-dogs charnus et glissants du tenancier. Assis autour d'une petite table carrée, ils discutaient vigoureusement, du haut de leur vingtaine d'années assurée.

- Ça devient de plus en plus difficile d'agir, dit un jeune homme qui avait gardé son blouson de cuir élimé sur les épaules. On l'a vu à la dernière manif contre l'austérité, le bloc des libertaires a été coraqué du début à la fin. Impossible de poser le moindre autocollant sans se faire attraper par les flics en civil planqués sur le parcours du cortège.
- Moi, je suis sûr qu'on aurait pu passer à l'action, rétorqua un grand gaillard au nez de boxeur, de la mayonnaise sur le bord des lèvres. On était nombreux, plein de gars étaient tendus et prêts à cogner. Seulement on n'était pas assez organisés, pas assez unis.
- Non, les CRS nous ont encadré jusqu'au métro, rien à faire. Et puis on n'a pas à s'organiser. Qui

dit organisation dit chef. Et moi, j'emmerde les chefs. C'est notre force que de ne pas être discipliné, dit celui qui paraissait le plus âgé.

- Les gars, n'oubliez pas qu'on était surveillé du ciel, intervint un garçon auquel il manquait des dents au devant. En plus de leur putain d'hélico, les bleus utilisent maintenant un mini ballon dirigeable téléguidé. J'ai vu un reportage à la télé sur ce truc...
- Tu regardes trop la télé, Noisette ! le coupa son interlocuteur en lui tapant sur l'épaule.
- Je t'assure, repris le jeune homme à la dentition aléatoire. Ce machin est bardé de caméras et les images sont envoyées en direct à leur quartier général pour que les CRS interviennent, bloquent les rues et interpellent. Ils peuvent te suivre en pleine nuit avec une caméra infrarouge. Il a même un système qui détecte les objets métalliques. Bordel, les flics peuvent voir ce que t'as dans ton slip, mec ! Et tout ça de manière silencieuse, grâce à un putain de ballon qui vole à huit cents mètres au dessus de ta tête ! Pas vrai, Looping ?
- Ouai, c'est l'Œil, répondit un jeune au visage à demi caché derrière une vieille casquette militaire trop large. Un drone gonflable. Quand il n'est pas au dessus des manifs, il est utilisé pour surveiller les camps de roms de la région

parisienne, et même les cités. Un sale truc. La population se fait espionner dans l'indifférence générale. L'argent des citoyens s'envole dans un système qui permet de les surveiller et de les contrôler. Ça me fout les boules...

- Quoi qu'il en soit, on ne peut pas se cantonner à défiler derrière ces limaces de syndicalistes et ces vendus de politicards qui font semblant de s'opposer au gouvernement, ajouta le grand gaillard. Moi, dans une manif, si j'bouge pas, je m'ennuie. Quand un défilé part en couille, c'est marrant. Mais c'est vrai que c'est de moins en moins possible.
- Du calme, Greg. Il viendra le temps où tu pourras tout foutre en l'air. Ça ne nous empêche pas de continuer nos petites actions et nous mobiliser contre les injustices dès qu'on le peut. Tiens, un sit-in va être organisé par les employés des abattoirs Arnod, devant le siège de leur boîte, à Saint Denis. Ils se battent contre les suppressions d'emploi annoncées par leur direction. On pourrait aller gonfler leurs rangs par exemple, surtout que ce sera peut-être médiatisé.
- Laisse tomber, un pote m'a dit que Force Ouvrière sera sur place. Les syndicats, c'est pas pour moi, ils se démerdent. La dernière fois, pendant la manif des ouvriers de StockPlus à

Stains, n'oubliez-pas que les gars de FO ont forcé le carré anarchiste à s'éloigner du cortège. Ils ont eu peur qu'on foute le bordel avec les flics, alors qu'on était là simplement pour soutenir les employés dans leurs revendications.

A ce moment, Herbert intervint :

- Les mecs, si vous n'avez plus rien à vous mettre sous la dent, reprenez vos actions antifa. Il y a toujours à faire contre les fachos. Ils se montrent de plus en plus. Et l'extrême droite se sent plus pisser depuis son score dingue aux présidentielles.
- T'as raison Herbert ! répondit le jeune au blouson de cuir en engloutissant le dernier bout de son hot-dog. D'ailleurs, Enzo devrait bientôt se pointer, dit-il en regardant sa montre. Il m'a parlé d'une prochaine distribution de tracts antifa à Assas avec les No Pasaran*.
- Bonne idée, il faut faire barrage au GUD** qui recrute pas mal d'étudiants là-bas, compléta le barman qui semblait bien connaître son sujet. Je suis des vôtres si vous y allez.
- Enzo m'a aussi proposé un autre projet. Un peu plus... aventureux ! dit le jeune homme en regardant ses compagnons avec un sourire énigmatique et des yeux pétillants. Il vous en touchera deux mots quand il arrivera.

- Sacré Enzo, toujours un plan pour se dégourdir les pattes ! renchérit le grand gaillard en s'essuyant une coulure de ketchup qui dégoulinait sur sa barbe naissante.
- Tiens, en parlant du loup, on en voit la queue ! s'exclama Herbert en indiquant d'un coup de menton la devanture du bar.

Dans la pénombre froide de la rue, une silhouette emmitouflée s'approcha de la porte vitrée. C'était Enzo.

* No Pasaran : Réseau antifasciste et libertaire

** GUD (Groupe Union Défense) : organisation étudiante d'extrême droite

II

Quand Annette descend dans les sous-sols de Paris,
mardi 19 décembre 2017

A la fin des cours, quand son ami Victor lui proposa discrètement de lui faire découvrir un nouveau spot, elle répondit tout de suite « oui » avec une étincelle d'enfant joyeux dans les yeux. Si elle n'avait pas déjà vingt et un ans, Annette aurait sauté sur place en applaudissant frénétiquement à la manière des dessins animés japonais pour adolescents, toute excitée d'avoir à préparer une nouvelle descente. D'autant plus que cela faisait plusieurs semaines qu'elle n'avait plus plongé dans les entrailles de Paris et au fond d'elle, cela lui manquait déjà. L'idée de chausser de nouveau ses Pataugas, d'enfiler son treillis crayeux et d'ajuster sa lampe frontale l'égaya au plus haut point. Rendez-vous fut pris pour cette nuit ; elle adorerait, dixit Victor.

Ce soir-là, ils étaient une demi-douzaine dans ce couloir malodorant du deuxième sous-sol d'un immeuble cossu du XVII^{ème} arrondissement. Victor les salua à voix basse. Certains visages n'étaient pas inconnus d'Annette, elle avait sûrement déjà croisé ces personnes lors de précédentes expéditions. Un grand gaillard qui dissimulait mal une chevelure rousse

abondante sous son bonnet bleu sortit une clé de sa poche et ouvrit une des nombreuses portes qui flanquaient le couloir. « Messieurs-dames, mon donjon ! » souffla le bonhomme dans un geste d'accueil de châtelain. Devant le petit groupe s'ouvrait une cave étroite encombrée de vieux meubles et cartons posés à même le sol en ciment. Au fond, le mur de briques offrait un trou béant et sombre. Un des participants lâcha un « Youpi ! », chacun alluma sa lampe de poche et tous s'engouffrèrent dans la cave puis passèrent la muraille. A voir leur façon désinvolte de se jeter dans la trouée obscure, ils semblaient être des habitués du lieu. Le gaillard pressa Annette restée en retrait : « Dépêche-toi, le premier groupe est déjà passé il y a un quart d'heure. Ils doivent nous attendre maintenant. Et fais gaffe à la rallonge quand tu avanceras ! ». Alors que le maître des lieux brancha un fil dans une prise électrique, Annette recentra sa lampe sur son front et suivit Victor. Elle raffolait de ces nouveaux spots. Cela lui provoquait une montée d'adrénaline que rien d'autre ne pouvait lui procurer. Ce n'était certainement pas pour Victor qu'elle descendait mais bien pour le frisson d'être dans l'illégalité, le frisson de l'aventure, et pour sortir de son quotidien trop tranquille. C'était Victor, lui aussi élève dans la même école de journalisme, qui avait communiqué à Annette sa passion pour les souterrains de Paris. Il l'avait initié aux labyrinthes des catacombes, aux dédales des égouts, aux réseaux de caves abandonnés, aux méandres des parkings en

construction. Annette se laissait porter dans les nouveaux plans que Victor dénichait. Et cette nuit, ça avait l'air prometteur... Le groupe chemina dans une galerie étroite qui, d'après les briquettes sur l'une des parois, semblait d'abord longer l'arrière des caves. En arpentant la coursive, le grand roux se vanta auprès d'Annette de posséder cette cave et d'avoir lui-même découvert le passage secret : c'est en cassant le mur pour chercher à gagner de l'espace qu'il tomba sur ce tunnel. Annette aimait bien se renseigner sur l'histoire des lieux qu'elle traversait ; une déformation professionnelle normale pour la journaliste qu'elle aspirait à devenir. Au bout du mur en briques, le couloir ouvrait sur un vieil escalier poudreux qui descendait vers un niveau plus profond encore. La colonne d'explorateurs avançait maintenant gaiement dans la danse des lumières de leurs lampes et les rires enthousiastes le long d'une nouvelle galerie. Comme à chaque nouveau souterrain qu'elle découvrait, Annette ressentait l'exaltation de l'archéologue sur le point de mettre au jour un tombeau antique. Ou l'émotion de Thésée dans le labyrinthe, la rallonge électrique remplaçant ici plus prosaïquement le fil d'Ariane. « On est arrivé ! » s'écria Victor. Annette n'en crût pas ses yeux. Le couloir débouchait sur une vaste salle carrée où attendait déjà quatre ou cinq jeunes gens, serrant les mains du petit groupe qui venait d'arriver. Avant de pénétrer ici, Annette n'aurait pas imaginé qu'un si grand espace pouvait se loger sous le niveau des caves, encore